

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

(Recueillies pour l'Album.)

### LES DEUX CAPTIFS.

Cher petit oiseau, dans ta cage,  
J'entends ta plainte avec émoi ;  
Des bois tu regrettes l'ombrage,  
Ecoute, je pleure avec toi.

Tu regrettes les champs, l'espace  
Dont tu fus naguère le roi ;  
Leur souvenir, rien ne l'efface,  
Ecoute, je pleurs avec toi.

Tu pleures la branche si chère  
D'où tu t'élançais sans effroi,  
Ton nid et l'aîle de ta mère,  
Je veux les pleurer avec toi.

Et n'ai-je pas été moi-même  
Ravi par une affreuse loi  
Au sein d'une mère que j'aime ?  
Je puis donc pleurer avec toi.

Lorsque j'habitais ma chaumière,  
N'étais-je pas libre aussi, moi ?  
Et dans ma prison solitaire  
Aujourd'hui je pleure avec toi !

Pourquoi trembler en ma présence ?  
Je suis malheureux comme toi ;  
Je regrette mes jours d'enfance,  
Ecoute et gémis avec moi.

M.....

### L'OISEAU APPRIVOISÉ.

Enfants, n'attachez votre cœur  
A nul objet sur cette terre,  
Ce serait pour votre malheur.  
Ne me croyez pas trop sévère,  
Ecoutez : Une mienne sœur  
Avait, je crois, le plus aimable  
De tous les-oiseaux du bon Dieu.  
Qu'elle fût à l'ouvrage, à table,  
Ou bien, le soir, au coin du feu,  
Toujours il était auprès d'elle,  
Et, tout ce qu'elle lui disait,

Comme l'enfant le plus fidèle,  
Sans hésiter il le faisait.

Ma jeune sœur, elle était bonne  
Certes elle aimait sa maman  
Autant, même plus que personne,  
Et je ne sais trop, cependant,  
Non, je ne sais sur ma parole,  
Si son cœur n'aimait pas autant  
Ce petit oiseau, son idole.  
Un jour qu'il prenait ses ébats,  
Lui faisait mille mignardises,  
En la faisant rire aux éclats,  
Elle sentit comme des crâses ;  
Et le prenant : Cher beau trésor,  
Cher, cher petit, s'écriait-elle.....  
Lorsqu'elle ouvrit sa main cruelle  
Le pauvre petit était mort.

Jetant de grands cris aussitôt,  
Elle pleure, elle se lamente :  
Tu vois, dit une vieille tante,  
On perd toujours ce que l'on aime trop.

### TRISTESSE.

Mon cœur est si plein de tristesse  
Que je désirerais mourir,  
Et c'est encor son souvenir  
Qui me tourmente ainsi sans cesse.

Et je me dis dans ma détresse :  
Trouverai-je dans l'avenir  
Un jour, un seul jour de plaisir ?  
Trouverai-je un moment d'ivresse ?

Le soleil paraît et s'enfuit,  
Et la nuit succède à la nuit,  
Et moi toujours, toujours je pleure.

Que faudrait-il pour être heureux ?  
L'oublier ? Oh ! ciel, j'aime mieux  
Pleurer jusqu'à ma dernière heure

## UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

Il fallut donc imaginer un moyen plus rapide et qui fût moins susceptible d'ébranler la construction ; car plus on avançait, plus la glace devenait dure et nécessitait de violents efforts pour être entamée ; Penellan eut l'idée de se servir du réchaud à esprit-de-vin pour fondre la glace dans la direction voulue ; c'était un moyen hardi : car si l'emprisonnement venait à se prolonger, cet esprit-de-vin, dont les marins n'avaient qu'une petite quantité, leur ferait défaut au moment de préparer le repas. Néanmoins ce projet obtint l'assentiment de tous, et il fut mis à exécution. On creusa préalablement un trou de trois pieds de profondeur sur un diamètre pour recueillir l'eau qui proviendrait de la fonte de la glace ; et l'on eut pas à se repentir de cette précaution, car l'eau suinta bientôt de partout sous l'action du feu, que Penellan promenait à travers la masse de neige.

L'ouverture se creusa peu à peu ; mais chaque homme ne pouvait continuer longtemps un tel genre de travail, car l'eau se répandait sur ses vêtements et les perçait de part en part. Penellan, qui avait commencé, fut obligé de cesser au bout d'un quart d'heure et de retirer le réchaud, pour se sécher lui-même. Misonne ne tarda pas à prendre sa place, et il n'y mit pas moins de courage.

Au bout de dix heures de travail, bien que la galerie eût déjà cinq pieds de profondeur, le bâton ferré ne peut encore trouver d'issue au dehors.

— Il n'est pas possible, se dit Cornbutte, que la neige soit tombée avec une telle abondance ; il faut qu'elle ait été amoncelée par le vent sur ce point. Peut-être aurions-nous dû songer à nous échapper par un autre endroit.

— Je ne sais, répondit Penellan ; mais, ne fût-ce que pour ne pas décourager nos compagnons, — nous devons continuer à percer le mur dans le même sens ; il est impossible que nous n'ayons pas une issue.

— L'esprit-de-vin ne manquera-t-il pas ? demanda Apucie avec l'accent du désespoir.

— J'espère que non ; mais à la condition cependant que nous nous priverons de café ou de boissons chaudes ! D'ailleurs, ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus.

— Quoi donc ? Penellan, demanda Cornbutte ?

C'est que notre lampe va s'éteindre, faute d'huile, et que nous arrivons à la fin de nos vivres ! — Enfin ! à la grâce de Dieu ! — Recommandez à ma fille Marie de ne pas quitter sa cabane de bois.

Puis Penellan alla remplacer Vasling, qui travaillait avec une sourde énergie à la délivrance commune.

— Monsieur Vasling, dit-il, je vais prendre votre place ; mais veillez bien, je vous en prie, à toute menace d'éboulement, pour que nous ayons le temps de la parer.

D'après l'heure, le moment du repos était arrivé,

et, lorsque Penellan eut encore agrandi la galerie d'un pied, il revint se coucher près de ses compagnons. Il est probable que personne ne veuille cette nuit, car la fatigue l'emporta sur ses volontés vaincues.

## XI.

Le lendemain, quand les marins se réveillèrent une obscurité complète les enveloppait ; la lampe s'était éteinte. Penellan réveilla Cornbutte pour lui demander le briquet, que celui-ci lui passa ; Penellan se leva pour allumer le réchaud ; mais, en se levant, sa tête heurta contre le plafond de neige ; il fut épouvanté de ce choc, car, la veille, il pouvait se tenir debout ; il courut au réchaud, en se baissant, et l'alluma. A la lueur indécise et trébuchante de l'esprit-de-vin, il s'aperçut avec terreur que la toile supérieure avait baissé d'un pied.

Penellan se remit au travail avec rage.

En ce moment, la jeune fille sortit de sa hutte ; aux lueurs que projetait le réchaud sur la figure du timonier, elle comprit que le désespoir et la volonté luttèrent sur sa rude physionomie ; elle vint à lui, lui prit les mains, les serra avec tendresse : Penellan senti à son contact, son courage se redresser en lui.

— Elle ne peut pas mourir ! s'écria-t-il.

Il reprit son réchaud et se mit de nouveau à remper dans l'étroite ouverture ; là, d'une main vigoureuse, il enfonça son bâton ferré et ne sentit pas de résistance ; il était donc arrivé aux couches molles de la neige ; il retira son bâton, et un rayon brillant se précipita dans la maison de neige.

A moi, mes amis ! s'écria-t-il : nous sommes sauvés ! Et, des pieds et des mains, il repoussa la neige ; mais la surface extérieure n'était pas dégelée, ainsi qu'il l'avait cru. Avec le rayon de lumière, un froid violent pénétra dans la cabane et saisit toutes les parties humides, qui se solidifièrent en un moment. Son coutelas aidant, il grandit l'ouverture et put enfin respirer au grand air ; il tomba à genoux pour remercier Dieu, et fut bientôt rejoint par la jeune fille et ses compagnons.

Une lune magnifique éclairait l'atmosphère ; mais les marins ne purent supporter le froid vigoureux du dehors, ils rentrèrent. Penellan seul regarda autour de lui : le promontoire n'était plus là ; la hutte de neige se trouvait au milieu d'une immense plaine de glace inconnue. Penellan voulut se diriger du côté du traîneau où étaient les provisions : le traîneau avait disparu !

La température violente l'obligea de rentrer ; il ne parla de rien à ses compagnons ; ses recherches avaient peut-être été très-rapides pour être exactes ; il fallait avant tout sécher les vêtements pour être en état de s'exposer à l'air, ce qu'ils firent tous avec le réchaud à esprit-de-vin. Le thermomètre, mis

un instant à l'air, descendit à 30 degrés au-dessous de zéro.

Au bout d'une heure, Vasling et Penellan résolurent d'affronter l'atmosphère extérieure ; ils s'enveloppèrent de leur micux dans leurs vêtements encore humides, et sortirent par l'ouverture, dont les parois avaient déjà acquis la dureté du roc.

—Nous avons été entraînés dans le nord-est, dit Vasling, en s'orientant sur les étoiles, qui brillaient d'un éclat extraordinaire par ces froids excessifs.

—Il n'y aurait pas de mal, répondit Penellan, si notre traîneau nous eût accompagnés.

—Le traîneau n'est plus là ! s'écria Vasling ; mais nous sommes perdus, alors !

—Cherchons, répondit Penellan.

Ils tournèrent autour de la hutte, qui formait un bloc de plus de quinze pieds de hauteur. Une immense quantité de neige glacée était tombée pendant toute la durée de la tempête, et le vent l'avait accumulée contre la seule élévation que présentait la plaine ; le bloc entier avait été entraîné par le vent, au milieu des glaçons brisés, à plus de vingt-cinq milles au nord-est, et les malheureux ont subi le sort de leur prison flottante ! Le traîneau, supporté par un autre glaçon, avait dérivé d'un autre côté, car on n'en apercevait aucune trace, et les chiens, sans doute, étaient morts aussi, dans cette effroyable tempête.

Vasling et Penellan sentirent se glisser le désespoir dans leur âme ; ils n'osaient rentrer dans la maison de neige ; ils n'osaient annoncer cette fatale nouvelle à leurs compagnons d'infortune. Il gravirent le bloc de glace même dans lequel se trouvait creusée la maison et portèrent leurs regards de tous côtés ; ils n'aperçurent rien que cette immensité blanche qui les entourait de toutes parts ; déjà le froid les saisissait et raidissait leurs membres ; l'humidité de leurs vêtements se transformait en glaçons qui pendaient autour d'eux.

Au moment où Penellan allait descendre le monticule, il jeta un coup d'œil sur Vasling ; il le vit tout d'un coup regarder avidement d'un côté, puis tressaillir et pâlir !

—Qu'avez-vous, monsieur Vasling ? lui dit-il.

—Ce n'est rien ! répondit celui-ci. Descendons et avisons à quitter au plus vite ces parages..., que nous n'aurions jamais dû fouler.

Mais, au lieu d'obéir, Penellan remonta ; il porta ses yeux du côté qui avait attiré l'attention du second et causé sa pâleur. Un effet bien différent se produisit en lui : il poussa un cri de joie, et s'écria : Dieu soit béni !

Une légère fumée s'élevait dans le nord-est ; il n'y avait pas à s'y tromper : là respiraient des êtres animés ! Les cris de joie de Penellan attirèrent ses compagnons, et tous purent se convaincre par leurs yeux de cette douce réalité.

Aussitôt, sans s'inquiéter du manque de vivres, sans songer à la rigueur de la température, enveloppés dans leurs capuchons, tous s'avancèrent à grands pas vers les lieux de l'espérance et du salut.

La fumée s'était élevée dans le nord-est, et la petite troupe prit précipitamment cette direction. Le but à atteindre se trouvait à cinq ou six milles environ : il devenait fort difficile de se diriger à coup sûr. Cette fumée, presque imperceptible, avait

disparu ; aucune élévation ne pouvait servir de point de repère, car la plaine de glace était entièrement unie ; il importait cependant de ne pas dévier de la ligne droite.

—Puisque nous ne pouvons nous guider sur des objets éloignés, dit Cornbutte, voici le moyen à employer : Penellan va marcher en avant, Vasling à vingt pas derrière lui, moi à vingt pas derrière Vasling ; je pourrai juger alors si Penellan ne s'écarte pas de la ligne droite.

La marche durait ainsi depuis une demi-heure, quand Penellan s'arrêta soudain, en prêtant l'oreille ; le groupe de marins le rejoignit :

—N'avez-vous rien entendu ? leur demanda-t-il.

—Rien, répondit Misonne.

—C'est singulier, fit Penellan, il m'a semblé que des cris venaient de ce côté.

—Des cris ? répondit la jeune fille ; nous serions donc bien près de notre but.

—Ce n'est pas une raison, répondit Vasling ; sous ces latitudes élevées, et par ces grands froids, le son porte à des distances extraordinaires.

—Quoiqu'il en soit, dit Cornbutte, marchons, sous peine d'être gelés !

—Non ! fit Penellan ; écoutez !

Quelques sons faibles, mais perceptibles cependant, se faisaient entendre. Ces cris paraissaient remplis de douleur et d'angoisses ! Ils se renouvelèrent deux fois. On eût dit que quelqu'un appelait au secours ; puis tout retomba dans le silence.

—Je ne me suis pas trompé, dit Penellan. En route !

Et il se prit à courir dans la direction de ses cris. Il fit ainsi deux milles environ, et sa stupéfaction fut grande, quand il aperçut un homme couché sur la glace. Il s'approcha de lui, le souleva, et leva les bras au ciel avec désespoir.

Vasling, qui le suivait de près avec le reste des matelots, accourut à lui, et s'écria :

—C'est notre matelot Cortois !

Il est mort, répliqua Penellan, mort de froid !

Cornbutte, Marie arrivèrent auprès du cadavre, que la glace avait déjà raidi ! Le désespoir se peignit sur toutes les figures.—Cortois mort, l'un des compagnons de Louis Cornbutte !

—En avant ! s'écria Penellan ; il y va de notre vie.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure sans mot dire, et avisèrent une élévation, qui devait être certainement la terre.

—C'est l'île Shannon, dit Cornbutte. En avant !

Au bout d'un mille, ils aperçurent distinctement une fumée qui s'échappait d'une hutte de neige fermée par une porte en bois. Ils poussèrent tous des cris ; trois hommes s'élançèrent hors de la hutte, et, parmi eux, Penellan reconnut Pierre Nouquet.

—Pierre ! s'écria-t-il.

Celui-ci demeurait là comme un homme hébété, n'ayant pas conscience de ce qui se passait autour de lui. Vasling regardait avec une inquiétude mêlée d'une joie cruelle les compagnons de Nouquet, et ne reconnaissait pas Louis parmi eux.

—Pierre ! c'est moi, Penellan ! ce sont tous tes amis !

Nouquet revint à lui, et tomba dans les bras de son vieux compagnon !

—Et mon fils ! et Louis ! cria Cornbutte avec terreur.

## XII.

A ce moment, un homme faible, presque mourant, se traîna sur la glace, en sortant de la hutte. C'était Louis Cornbutte.

—Mon Fils !

—Mon fiancé !

Ces deux cris partirent en même temps, et Louis tomba évanoui entre les bras de son père et de la jeune fille ! Ceux-ci l'entraînèrent dans la hutte, où leurs soins le ranimèrent.

—Mon père ! Marie s'écria Louis, je vous aurai donc revus avant de mourir !

—Tu ne mourras pas ! s'écria Penellan ; car tous tes amis sont autour de toi.

Il fallait que Vasling eût bien de la haine pour ne pas tendre la main à Louis Cornbutte ; mais il était pâle, et ne la lui tendit pas.

Nouquet ne se sentait pas de joie : il embrassait tout le monde ; puis il jeta du bois dans le poêle, et bientôt une température supportable s'établit dans la cabane. Parmi tous ces hommes, deux étaient inconnus : c'étaient Jocki et Herming, les deux seuls matelots norvégiens qui restaient de l'équipage du *Westfield*.

Mes amis, nous sommes donc sauvés ! dit Louis Cornbutte. Mon père ! Marie ! comme vous avez dû souffrir ?

—Nous ne le regrettons pas, mon Louis. Ton brick, soixante lieues d'ici ; nous le rejoindrons tous ensemble.

—Quand Cortois rentrera, dit Nouquet, il sera fameusement content tout de même.

Un triste silence suivit cette réflexion, et Penellan apprit à Nouquet et à Louis la mort horrible de leur compagnon, que le froid avait tué.

—Amis, dit Penellan, nous attendrons ici que le froid diminue. Vous avez des vivres et du bois ?

Où nous brûlerons ce qui nous reste du *Westfield* !

Le *Westfield* avait été entraîné, en effet, à quarante milles de l'endroit où Louis Cornbutte hivernait ; il fut brisé par les glaçons qui flottaient au dégel, et les malheureux naufragés furent emportés jusque-là avec une partie des débris dont était construite leur cabane sur le rivage méridional de l'île Shanon.

Les naufragés se trouvaient alors au nombre de cinq, Louis, Cortois, Pierre Nouquet, Jocki et Herming ; quant au reste de l'équipage norvégien, il avait été submergé avec la chaloupe qu'il encombra au moment du naufrage.

Depuis que Louis, entraîné dans les glaces, vit celle-ci se renfermer autour de lui, il prit toutes les précautions pour passer l'hiver ; c'était un homme énergique et robuste, d'une grande activité comme d'un grand courage ; Mais, en dépit de sa fermeté, il avait été vaincu par ce climat horrible, et quand son père le retrouva, il ne s'attendait plus qu'à mourir ; il n'avait, d'ailleurs, pas à lutter seulement contre les éléments, mais contre le mauvais vouloir des deux matelots norvégiens, qui lui devaient la vie cependant ; c'étaient deux sortes d'hommes sauvages, à peu près inaccessibles aux sentiments les plus naturels. Aussi, quand il eut occa-

sion d'en entretenir Penellan, il lui recommanda de s'en défier particulièrement ; en retour, Penellan le mit au courant de la conduite d'André Vasling ; Louis ne peut y croire, mais Penellan lui prouva que, depuis sa disparition, Vasling avait toujours agi de manière à s'assurer la main de la jeune fille.

Toute cette journée fut employée au repos et au plaisir de se revoir. Fidèle Misonne et Pierre Nouquet tuèrent quelques oiseaux de mer auprès de la maison, dont il n'était pas prudent de s'écartier ; ces vivres frais, et le feu qui fut activé, rendirent de la force aux plus malade ; Louis Cornbutte lui-même éprouva un mieux sensible, grâce à la joie et au bonheur. C'était le premier moment de plaisir qu'éprouvaient ces braves gens ; aussi le fêtèrent-ils avec entraînement, sous cette cabane couverte de glaces, à six cents lieues dans les mers du nord, par un froid de trente degrés au-dessous de zéro.

Cette température dura jusqu'à la fin de la lune, et ce ne fut que vers le 17 novembre, huit jours après leur réunion, qu'ils purent songer au départ, ils n'eurent plus que la lueur des étoiles pour se guider, mais le froid était moins vif, il tomba même un peu de neige.

Avant de quitter l'hivernage de Louis Cornbutte, on creusa une tombe au pauvre Cortois, dont le cadavre fut retrouvé. Ce fut une triste cérémonie, qui affecta vivement ses compagnons. Voilà le premier d'entre eux qui ne reverra pas son pays.

Minonne avait construit avec les planches de la cabane une sorte de traîneau pour transporter les provisions, et les matelots le traînèrent tour à tour. Jean Cornbutte dirigea la marche par les chemins déjà parcourus ; les campements se faisaient à l'heure du repos, avec une grande promptitude. Jean espérait retrouver ses dépôts de provisions, elle lui devenaient presque indispensables avec ce surcroît de quatre personnes, aussi chercha-t-il à ne pas s'écartier de sa route.

Par un bonheur providentiel, il fut remis en possession de son traîneau, qui était échoué près du promontoire où ils avaient couru tant de dangers. Les chiens, après avoir brisé leurs courroies de peau, et les avoir mangés pour satisfaire leur faim, s'étaient attaqués aux provisions du traîneau ; cette nourriture assurée les avait retenus, et ce furent eux-mêmes qui guidèrent la troupe vers ces provisions, dont il restait encore une grande quantité.

La caravane reprit sa route vers la baie d'hivernage, les chiens furent attelés au traîneau, aucun incident ne signala l'expédition.

On contesta seulement qu'Aupic, Vasling et les Norvégiens se tinrent à l'écart et ne se mêlèrent pas aux conversations de leurs compagnons ; mais, sans le savoir, ils étaient surveillés de près ; néanmoins ce germe de dissension jeta plus d'une fois la terreur dans l'âme de Louis et de Penellan.

(A CONTINUER.)



## LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Pendant que ces événements se passaient dans la maison de Marguerite, une scène différente de celle que nous avons retracée ici avait lieu dans la même ville ; cette scène, tout ordinaire par le fond, n'eût point trouvé place en ce livre sans les rapports directs qu'elle offre avec l'action que nous avons commencée.

Un jeune homme était occupé à préparer des armes lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de la chambre qu'il habitait ; il n'y prêta d'abord aucune attention ; mais le bruit redoublant, il écouta et tout à coup son visage devint pâle.

— Je veux entrer, s'écria un homme âgé d'environ quarante ans ; — je veux entrer, — et j'entrerais.

— Le jeune homme que vous demandez est sorti, répliqua l'hôtelier.

— Tu en as menti, reprit le grand seigneur ; il est ici, et je veux le voir.

— Mon père, vous n'entrerez pas, dit le jeune homme d'une voix forte.

— Et il barricada froidement sa porte, et continua à préparer des épées et des pistolets.

— Mon enfant, au nom du ciel, ouvre-moi, s'écria le père en s'agenouillant devant la porte.

— Vous n'entrerez pas, reprit le jeune homme.

Marguerite était toujours auprès de son enfant, et cette fois encore elle semblait profondément absorbée ; sa pensée, en effet, avait laissé bien loin derrière elle le présent ; et l'avenir, non pas tel qu'il devait être, mais comme elle l'espérait, se déployait devant ses yeux : — d'abord, les obstacles qui jusqu'à ce jour s'étaient opposés à sa félicité n'existaient plus ; elle n'était plus obligée de cacher, ainsi qu'une honte, l'amour qu'elle éprouvait ; elle pouvait aller partout, tête levée, sans crainte qu'un doigt insolent la désignât au milieu de la rue ; tous ceux qui l'avaient connue autrefois se rapprochaient d'elle, et appuyée doucement sur le bras de son mari, elle le regardait avec orgueil et le nommait tout haut le père de son enfant ; puis, c'était à qui embrasserait son Alice, à qui la trouverait jolie, à qui envierait à Marguerite d'être sa mère.

Puis Alice grandissait, et il fallait songer à la mettre en pension, à lui donner une éducation digne de son rang et de sa fortune, et Marguerite se sentait le cœur navré, car l'intérêt de sa fille exigeait qu'elle se séparât d'elle pendant plusieurs années ; elle accomplissait ce sacrifice en pleurant, mais elle cachait ses larmes et priait Dieu de bien veiller sur la jeunesse de son enfant. — A quelques années de là, Alice était une belle jeune fille aux grands yeux pleins de langueur et de pureté ; ses joues veloutées et roses étoient devenues un peu pâles et un peu amaigries, et parfois sa mère la surprenait rêvant en secret.

— Oh ! mon Dieu, murmura Marguerite avec épouvante, écarte de son front les orages de cette vie, et prends dans mes jours, s'il le faut, afin d'ajouter aux siens.

— Qu'avez-vous donc ? dit Clotilde en se rapprochant tout à coup.

— Prends garde de l'éveiller, reprit vivement Marguerite ; le sommeil, à son âge, c'est le bonheur et quelquefois aussi plus tard, ajouta-t-elle en comprimant un soupir.

— Encore de sombres idées, Marguerite ?

— Non, fit la jeune mère.

Puis, après un court silence, elle se pencha vers Clotilde.

— Ne m'as-tu pas dit tantôt qu'hier tu avais revu cette dame à la promenade, qu'elle s'était approchée de toi et avait embrassé Alice ?

— Oui, répondit Clotilde, st cependant, sans pouvoir m'en rendre compte, j'avais de la répugnance à lui voir poser ses lèvres sur les joues de votre enfant.

— Ne m'as-tu pas dit encore qu'elle me connaissait ?

— Elle m'a parlé de vous, mais vaguement ; et elle a murmuré, en regardant Alice, que sa mère devait être bien heureuse.

— Et je le suis, interrompit Marguerite en se tournant vers sa fille : sais-tu le nom de cette dame ? continua-t-elle.

— J'ai appris aujourd'hui qu'elle habitait cette ville depuis son enfance ; elle est alliée à beaucoup d'honorables familles d'Allemagne ; elle a votre âge, deux ou trois ans de plus peut-être ; elle est riche et fait beaucoup de bien, en secret, aux malheureux.

Marguerite regarda si sa fille dormait, puis se retournant vers Clotilde :

— Plus bas, dit-elle, tu pourrais l'éveiller. Et t'es-tu informée du nom de cette dame ? reprit-elle.

— Elle se nomme madame Warner.

Marguerite sembla se recueillir.

— J'ai entendu prononcer ce nom, mais je ne me rappelle point en quelle occasion ; madame Warner ! assurément ce nom a déjà frappé mes oreilles.

— J'ignore si elle vous a déjà vue, mais elle a paru vous porter un grand intérêt ; elle s'est informée de votre santé à plusieurs reprises.

— Ah ! tu lui as peut-être dit que j'avais été malade ?

— Elle le savait déjà, et elle a vivement témoigné le désir de vous voir.

— Le désir de me voir ? interrompit Marguerite avec une surprise mêlée d'effroi. Mais pourquoi cela ? comprends-tu Clotilde ?

— Elle n'a pas voulu me quitter que je ne lui aie donné votre adresse, et je...

— Et tu la lui as donnée, Clotilde ?

— Oui...

— Mais tu as mal fait ; tu aurais dû me consulter avant.

— C'est ce que je me suis dit en revenant ici ; et cependant elle a été si pressante et si bienveillante que, malgré mes préventions, je n'ai pu lui refuser ce qu'elle me demandait avec tant d'instance.

— Et tu crois qu'elle viendra me voir ?

— J'en suis sûre.

— Mais je ne la connais pas, moi, reprit Marguerite ; et plus je réfléchis, moins je m'explique l'intérêt si grand que cette dame paraît me porter ; car enfin je ne suis qu'une étrangère pour elle, rien de plus, et l'on n'a pas coutume de s'intéresser si fortement à des personnes qui nous sont inconnues.

— Peut-être que déjà vous l'avez rencontrée ; vous n'avez pas toujours vécu dans la solitude, votre père recevait beaucoup de monde chez lui et il pourrait se faire...

— Si elle se présente, Clotilde, tu lui diras que je n'y suis pas : je dois rester cachée ici à tous les regards jusqu'à ce que des jours meilleurs... Ah ! Clotilde, je suis bien malheureuse ! ajouta-t-elle en lui tendant la main.

— Encore ! murmura la vieille servante.

— Et à qui veux-tu que je parle de mes chagrins, si ce n'est à toi ? reprit la pauvre femme. — Si je prononçais devant Raphaël le nom de mon père, ou celui de mon frère, il croirait que je me repens d'avoir tout abandonné pour lui, de lui avoir tout sacrifié ; je puis au moins m'entretenir d'eux avec toi, je suis bien certaine que tu me consoleras ; toi, tu m'as élevée ; quand ma mère mourut, tu me pris dans tes bras, et depuis ce jour tu remplaças ma mère ; après mon père et mon frère, c'est toi qui m'as le plus aimée au monde lorsque j'étais jeune...

— Lorsque tu étais jeune et plus tard, dit Clotilde d'une voix émue.

Marguerite passa la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme.

— Ils sont tous comme morts pour moi, continua-t-elle, depuis deux ans que je ne les ai point vus...

— Mais qui vous dit que votre père ne consentira point un jour à vous revoir ? qui vous dit que sa colère ne se calmera point ?

Marguerite agita tristement sa tête et regardant Clotilde :

— Tu sais bien que cela est impossible, reprit-elle : il tient trop à son ancienne noblesse, à ses vieux blasons, pour se résoudre à ce que je devienne la femme d'un homme obscur.

En ce moment on entendit un bruit de pas sur l'escalier ; Marguerite écouta, et le bruit sembla approcher et devint plus distinct.

— C'est lui, c'est Raphaël, dit-elle ; il monte l'escalier ; rentre chez toi, Clotilde.

Clotilde restait toujours à la même place.

— C'est lui, dit encore Marguerite : j'ai besoin que tu nous laisses seuls.

— Et votre fille ?

— Elle dort, répondit la jeune mère : d'ailleurs, je t'appellerai si j'ai besoin de toi ; va.

Clotilde n'hésita pas davantage, elle s'éloigna à pas lents, et Marguerite, courant vers la porte de gauche, l'ouvrit avec empressement ; mais aussitôt elle jeta un cri horrible, cri de désespoir et de terreur, puis elle recula involontairement ; un homme

vêtu d'un long manteau, les cheveux en désordre et les yeux effarés, entra, lui mit violemment une main sur la bouche, et d'un geste impérieux lui fit signe de garder le silence, puis il referma la porte, regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un, et Marguerite, qui crut comprendre ce regard et ces cheveux en désordre, s'agenouilla humblement devant cet homme.

— Mon père ! murmura-t-elle.

— Relevez-vous lui dit le baron de Wiedland.

— Pardon, pardon, murmura Marguerite au milieu de ses sanglots.

Le baron regarda encore attentivement par toute la chambre ; ensuite il prit sa fille par la main, et ne put se défendre d'un léger tremblement en sentant dans la sienne la main de cette Marguerite qu'autrefois il avait tant aimée, et qu'il lui avait fallu haïr depuis bientôt deux ans ; enfin il tâcha de se remettre de son émotion, puis pendant à sa voix toute sa douceur accoutumée, lui demanda : Où est-il ?

Marguerite frissonna et pâlit à cette question.

— Qui ? répondit-elle avec terreur.

— Raphaël, reprit le baron.

Elle joignit les mains et voulut se précipiter de nouveau aux genoux de son père, mais il l'en empêcha.

— J'ai à lui parler, dit-il.

— A lui ? interrompit Marguerite en se dressant avec épouvante.

Et sans paraître comprendre le sens qu'elle attachait à ses paroles, il continua d'une voix calme :

— A lui, et sur-le-champ.

— Oh ! jamais, jamais je n'y consentirai, reprit Marguerite : — ce que vous me demandez est impossible et ne peut pas être ; — vous ne devez rien avoir à lui dire, à moins que vous ne...

— L'heure s'écoule, le temps presse, il faut que je le voie à l'instant.

— Vous ne le verrez pas, s'écria-t-elle : oh ! non, je ne vous laisserai point arriver jusqu'à lui, car il est mon époux devant Dieu, et Dieu me défend de l'abandonner.

— Je suis calme, Marguerite, répondit le baron, et vous devez voir que je ne suis point venu ici pour venger mon honneur.

Marguerite regarda son père avec étonnement.

— Comment ! vous n'êtes point venu ici pour le tuer ? murmura-t-elle : mais alors que pouvez-vous avoir à lui dire ?

— J'ai voulu empêcher un malheur.

— Un malheur ?

— Oui, et comme sa présence pourrait en amener un second, je n'insisterai pas davantage afin de le voir ; — seulement, tu lui rapporteras, quand je serai hors de cette maison, mot pour mot, n'est-ce pas, la conversation que nous aurons eue ensemble ?

Et la voix du baron devint triste en prononçant ces paroles, Marguerite ne put se défendre d'un vague pressentiment de terreur ; elle se rapprocha de son père, et celui-ci continua :

— Votre frère, Marguerite, dans un mouvement d'emportement que je ne puis condamner, a insulté et frappé au visage l'homme qui avait enlevé sa sœur.

La jeune femme regarda son père avec effroi.

— Ecoute, reprit-il : tu diras à Raphaël de tout oublier comme j'ai tout oublié pendant deux ans, moi qu'il avait été insulté publiquement et frappé au cœur ; tu lui diras que les premiers outrages viennent de lui ; que sans l'amour qu'il a cherché à t'inspirer tu serais encore heureuse au milieu de parents qui t'idolâtraient, qu'il a détruit tout cet avenir de bonheur, et remplacé par des larmes toutes les joies d'une honorable famille. — Et tu ajouteras que s'il veut oublier comme je l'ai fait, je pourrai un jour consentir à son union avec toi, et que je bénirai, ma fille, l'enfant de votre amour.

— Mon frère l'a insulté, frappé au visage ! reprit lentement Marguerite.

— Oui, hier, devant témoins, et aujourd'hui ils doivent se battre, se battre à mort.

— Ah ! s'écria la malheureuse femme en se laissant aller sur un fauteuil.

Son père lui prit doucement la main.

— Mais j'ai tout appris, continua-t-il : et je suis accouru ici afin de t'en instruire, afin de lui parler à lui-même, afin de le supplier, moi, de ne point se battre avec mon fils.

Et pendant qu'il prononçait ces paroles, le visage de Marguerite s'était couvert d'une effrayante pâleur, et tout son sang venait de se glacer dans ses veines. Elle voulut essayer de parler, mais elle ne put qu'agiter convulsivement ses lèvres, et tendre les bras vers le ciel.

Le baron s'assit à côté d'elle, et la regardant presque avec tendresse :

— Maintenant que tu sais tout, dit-il, je suis calme, et je sens l'espérance descendre dans mon âme. — Il ne faut point surtout, reprit-il, sous aucun prétexte, le laisser partir de cette maison, car tu ne voudrais pas avoir à pleurer demain la mort de l'un ou de l'autre.

Marguerite se leva tout à coup, puis avec un violent effort :

— Mais il est parti ! s'écria-t-elle.

Et son père se leva tout à coup aussi, et d'une voix altérée :

— Parti ! dis-tu ?

— Oui, répondit sa fille à voix basse : — oui.

Le baron laissa retomber ses bras en signe de désespoir, puis sa tête sembla s'affaisser sur ses épaules, son visage devint livide subitement comme si la mort venait de remplacer l'existence, ses yeux se ternirent, et il resta plusieurs minutes plongé dans un mortel abattement. Enfin, il se ranima lentement, et prenant Marguerite par le bras :

— Et tu ne l'as pas arrêté ? dit-il fortement : et tu ne t'es pas jeté à son cou en pleurant ? Et tu ne t'es pas mise en travers de cette porte afin qu'il ne sortit point !...

— J'étais souffrante, malade ; il est parti en me disant qu'il allait chez le médecin et qu'il reviendrait bientôt. — Jamais de sa vie Raphaël n'avait proféré un mensonge, — je l'ai cru.

— Et depuis combien de temps est-il sorti ?

— Depuis au moins une heure, répondit Marguerite.

— Malheureuse femme qui se glorifie d'aimer un homme, interrompit le baron de Wiedland, insensée qui lui a sacrifié son père, son frère, sa réputation,

tout enfin, et qui ne l'aime pas assez pour deviner dans ses regards qu'il allait tuer son frère ou mourir !

— Mais j'ai bien deviné, moi, que ton frère allait se battre !

Marguerite à son tour regarda son père avec désespoir et étonnement.

— Vous le saviez, s'écria-t-elle, et vous ne l'avez point retenu ?

— Et comment aurais-tu voulu que j'usse pu, moi presque vieillard, retenir deux hommes qui ont, l'un une insulte écrite sur le visage, l'autre son épée hors du fourreau, deux hommes à qui il faut du sang, deux hommes qui se cherchent et prennent pour témoins de leur duel les ténèbres et le silence ?

— Toi seule eusses pu le faire ! et parce que tu ne l'as pas fait, l'un d'eux va mourir.

— Oh ! Raphaël ! oh ! mon frère ! murmura Marguerite défaillante.

Puis elle s'arrêta tout à coup, et tremblante de ce qu'elle venait de dire, elle tâcha de lire sur la figure de son père s'il avait compris ou entendu, en effet, les deux noms qu'elle avait prononcés presque ensemble, l'un que son amour avait placé avant l'autre, l'expression étrange qu'elle avait mise à prononcer le premier, eût laissé entrevoir pour lequel des deux elle redoutait le plus ; mais le baron, tout entier à sa douleur, n'avait point entendu.

— A l'heure qu'il est, dit-il en prenant Marguerite par la main, le sang coule peut-être ; l'un des deux se venge de l'autre ; et personne pour les séparer, personne qui leur crie : Pas de duel entre vous deux ! Personne, pas même nous ! — Et maintenant qu'il ne te reste plus ainsi qu'à moi, qu'à prier et pleurer, pour lequel des deux prieras-tu, dis ? Pour lequel des deux élèveras-tu tes mains vers le Ciel en le suppliant d'en conserver un ? — Ce sera-t-il pour ton frère, ou pour celui qui nous a déshonorés ?

— Tuez-moi ! tuez-moi ! mon Dieu, s'écria Marguerite en délire.

— N'écoute pas ce que je dis, reprit le baron ; j'ai la tête perdue. Oh ! non, ne m'écoute pas, car, malgré moi, je te déchire le cœur ; car je t'aime toujours, mon enfant, quoique tu aies rempli mes jours d'amertume, oui, je t'aime. Mais tu comprends bien que nous ne pouvons les laisser tuer. — Oh ! dis-moi ce qu'il faut faire pour empêcher cet exécrationnel duel, et je le ferai ; sois mon conseil, sois mon sauveur ! — Ma tendresse s'est usée dans le désespoir, et je ne puis plus rien trouver que des larmes ! — mais toi, cherche, invente un moyen, car enfin tu ne dois pas plus laisser tuer ton amant que moi mon fils ! — Cherche, cherche, sauve-les tous deux, — oui, tous les deux, — et demain, mon enfant, tu pourras venir dans ma maison, tu pourras t'agenouiller devant moi avec lui, et demain vous ne sortirez point de ma maison sans que je vous aie relâchés, sans que je vous aie tendu la main à tous deux ! Mais, au nom du Ciel, emploie tout aujourd'hui, aie recours à tout, qu'ils ne se battent pas, qu'ils ne se battent pas !

Marguerite se recueillit quelques instants.

— Oh ! mon Dieu, inspire-moi, dit-elle.

— Tu ne l'aimes donc pas, que ton amour ne te conseille rien ? reprit son père.

Puis Marguerite regarda son père avec angoisse, et tout à coup ses yeux brillèrent.



— Ils seront donc sauvés ? s'écria celui-ci.

— Oui, dit-elle : mais hâtons nous, partons ; votre voiture est en bas, courons, nous les chercherons partout, nous les demanderons à toute la ville, et Dieu voudra peut être que nous arrivions à temps pour empêcher, vous votre enfant, moi mon frère et Raphaël de se battre et de s'entre-tuer.

— Marguerite, s'écria le baron, je te pardonne tout.

Et en prononçant ces mots, il se jeta au cou de sa fille ; mais elle, se dégageant rapidement des bras qui l'entouraient :

— Venez, venez, dit-elle.

Et elle entraîna son père ; déjà ils avaient atteint la porte de gauche, déjà ils n'avaient plus qu'un pas à faire pour être dans l'escalier, lorsqu'un bruit qui fit frissonner Marguerite jusqu'au fond de ses entrailles, arriva jusqu'à eux ; et voilà que la porte de

droite s'entr'ouvrit avec fracas ; le baron de Wiedland recula involontairement, Marguerite les yeux égarés et le visage sans couleur demeura clouée pour ainsi dire au sol ; — un homme venait d'entrer, et cet homme était Raphaël.

— Marguerite, dit-il en courant vers sa femme, et sans voir le baron ; Marguerite, prends notre enfant, nous ne pouvons demeurer davantage ici ; il faut fuir aujourd'hui même.

La malheureuse femme, clouée au parquet, regarda Raphaël avec des yeux terrifiés ; puis rassemblant toutes ses forces, et réunissant au fond de sa poitrine tout ce que la douleur lui avait encore laissé de voix et de sanglots :

— Et mon frère, qu'en as-tu fait ? dit-elle.

(A Continuer.)

## LES JONGLEURS DE L'INDE.

Dans l'intéressante relation que publie l'*Avenir national*, M. Louis Jacolliot donne les détails suivants sur ce qu'il a vu faire par un fakir de l'île de Ceylan, qu'un fonctionnaire anglais avait fait venir chez lui :

Après avoir mis ses deux mains sur son front en s'inclinant légèrement, le fakir prononça la phrase consacrée sans laquelle nul Indou n'oserait vous aborder :

— Salam sa'ib, q Dieu soit avec vous ! je me nomme Chibh-Chondor, fils de Chibh-Goutnah-Mana.

— Salam Chibh-Chondor, fils de Chibh-Goutnah-Mada, répondit notre hôte, qu'il te soit donné de mourir en regardant le Gange ! Tu es dans la maison du rissaldar (commandant) des cypahis blancs.

— Que voulez-vous de moi ? poursuivit l'indou.

— Ta renommée est venue jusqu'ici, et nous désirons que tu nous montres ce que tu sais faire.

— J'obéis aux ordres de Siva, qui m'a conduit vers vous.

Ayant dit ces mots, l'Indou s'accroupit sur la dalle ; à l'instant, les serpents qui étaient enroulés autour de son corps se mirent à relever la tête en sifflant doucement et sans apparence de colère. Immobile, les yeux levés au ciel, le fakir se mit à prononcer trois fois l'incantation suivante :

— " Que toutes les puissances qui veillent sur le Kehétradjna (principe intellectuel de vie), sur le Bhoûtatma (principe de la matière), me protègent contre la colère des pisatchas (esprits malfaisants), et que le Mahat Tridandi (esprit qui à trois formes), ne me livre pas à la vengeance de Jama (juge des enfers) !

Les Indous, en général, ne se livrent à aucune des actions de la vie, fût-ce même la plus simple, la plus habituelle, sans invoquer la protection d'une divinité quelconque.

Après avoir ainsi invoqué les divinités propices, ce fakir commença ses tours. Je laisse de côté tout ce qui touche à l'adresse et à l'escamotage, dont on peut aisément se faire une idée par nos balladins d'Europe, quoi qu'ils soient incomparablement moins habiles que les jongleurs indous. En effet, ces derniers opèrent sans aucun instrument, ils ne connaissent ni les tables à double fond, ni les goblets, ni les bouteilles inépuisables, ni les boules s'aplatissant et rentrant les unes dans les autres ; ils ne peuvent rien cacher sur eux, ne possédant d'autres vêtements qu'une pièce de toile de vingt centimètres carrés en guise de feuille de vigne.

Rien ne peut être préparé, puisqu'ils travaillent accroupis dans le premier endroit venu, au jardin, dans une cour ou une chambre, ou sous la véranda, et qu'ils empruntent dans la maison où ils se trouvent, les objets dont ils se servent. Et cependant, quelle incompréhensible et merveilleuse adresse ! Je citerai cependant deux faits avant de passer aux exercices de magnétisme. Le fakir nous tira de sa bouche une charge de pierres qu'il fallut emporter dehors avec une brouette, et un paquet de lianes épineuses qu'il enroulait à ses pieds comme les marins font des cordages, au fur et à mesure qu'elles sortaient de son gosier. J'entends d'ici nos escamoteurs se déclarer prêts à reproduire ces tours, qu'ils traiteront sans doute d'enfantillages ; je les mets au défi de les accomplir dans le costume des jongleurs indous et assis à terre, à trois pas de leurs spectateurs. Quant à l'adresse, qu'on en juge. Il jongla sans effort avec huit boules et huit poignards ensemble, dont il faisait au-dessus de sa tête, tantôt des cercles, tantôt des pyramides, au gré de son caprice.

Et pendant tous ces tours, les serpents que le fakir portait enroulés autour de lui agitaient leurs

têtes en tout sens, comme s'ils eussent pris plaisir aux exercices de leur maître.

Mais tout cela n'était que le prélude : la véritable séance allait commencer. Saisissant une espèce de flageolet microscopique appelé *vagoudah*, qu'il portait attaché à une mèche de ses cheveux, Chibh Chandor se mit à en tirer des sons à peine perceptibles et assez semblables au gazouillement du *tailapaca* (buveur d'huile), sorte d'oiseau ainsi appelé, parce qu'il est très friand de la noix du coco écrasée qu'il vient ramasser jusqu'entre les pieds des éléphants dans les moulins à huile. Le chant de cet oiseau se compose de roulades dont les sons sont tellement tenus et légers, qu'à quelques pas ils se confondent dans un bourdonnement d'un effet singulier.

Rien ne porte au rêve et à la mélancolie comme l'interminable mélodie que roucoule le *tailapaca* dans les bosquets d'acacias ou sur une branche de cocotier, près de notre demeure, lorsque bercé dans un hamac vous respirez sous la yérandah l'air frais de la nuit.

L'Indou imitait ce chant à s'y méprendre et nous allions nous demander dans quel but, lorsque nous vîmes les serpents se détacher peu à peu de ses cuisses, de ses bras et de son cou, et glisser un à un sur la dalle. A peine chaque serpent touchait-il terre, qu'il relevait la tête et à peu près un tiers de son corps, et se mettait à se balancer en cadence, en suivant la mesure que le fakir imprimait à ses roulades. Il y en avait une dizaine, tous de l'espèce cobra-capel, une des plus dangereuses de l'Indoustan.

Tout à coup le fakir, laissant retomber son instrument, se mit à faire des passes avec ses mains devant les serpents, les regardant fixement avec une expression étrange, sans qu'un muscle ne bougeât sur son visage ; on eût dit une tête coulée en bronze. Bien que l'œil du fakir ne fut point dirigé sur moi, j'éprouvai bientôt un malaise indéfinissable à le fixer, et je détournai les regards pour échapper au charme ; tous les assistants étaient sous le coup de la même impression.

A ce moment, un petit chocra, jeune domestique chargé d'entretenir le feu pour les cigares dans un brasero en cuivre, cédant à l'attraction, se laissa glisser à terre et s'endormit. Cinq minutes s'écoulèrent ainsi : des effluves magnétiques d'une incontestable puissance se dégageaient réellement de la personne et de la volonté du charmeur. Nous sentions tous que s'il se fût adressé directement à nous, il nous eût endormis en quelques secondes.

L'effet qu'il produisit était tel que nous ne regardions plus les serpents et que nous nous trouvions sous le coup d'une violente hallucination lorsque Chibh Chandor se leva ; il fit deux passes sur le chocra, sans le réveiller, et lui dit simplement en tamoul : "Neroupon condarisaldar." c'est à dire : Donne du feu au commandant. Le cigare de sir Maxwell s'était en effet éteint. L'enfant se leva sans hésiter, sans chanceler le moins du monde et vint offrir du feu à son maître. On le pinça, on le tira de toute façon : il n'y avait pas à douter de nos sommeils ; nous eûmes beau lui parler, le commander pour son service, il ne bougea d'auprès de sir Max-

well que quand le fakir, qui seul était en communication avec lui, le lui ordonna.

Si le chocra eût été réveillé, le fakir n'aurait pas eu le pouvoir de se faire donner par lui-même un verre d'eau sans l'autorisation d'une des personnes de la maison.

Nous regardâmes alors les serpents. Un spectacle plus extraordinaire encore nous attendait. Les cobra-capels, paralysés par l'effluve magnétique, gisaient tout de leur long sur la dalle, comme des branches de bois mort. Ils n'avaient pas même eu le temps, en s'endormant, de se *lover* dans la position qui leur était familière.

Nous nous approchâmes de ces dangereux animaux, momentanément inoffensifs ; ils ne faisaient pas un mouvement, et c'est à peine si de temps à autre, une légère contraction nerveuse, un frisson courant sous la peau, venaient déceler la vie.

Le fakir nous fit signe alors de les prendre entre nos mains, ce que nous fîmes en hésitant quelque peu. Quel ne fut pas notre étonnement en voyant que nous pouvions les soulever en les prenant par un bout comme nous eussions fait d'un bâton ; ils étaient en état complet de catalepse.

Quand nous les eûmes suffisamment examinés nous les pemplâmes sur la dalle, où le fakir les réveilla l'un après l'autre. Au fur et à mesure que chaque serpent recouvrait l'usage de ses sens, de lui même il venait reprendre sa place autour du cou ou des bras de son maître.

Tout aussi facilement, avec quelques passes de plus, Chibh-Chopdor fit passer le chocra, de l'état de sommeil simple à l'état cataleptique et le ramena de l'un à l'autre, selon nos désirs.

Lui ayant demandé si sans nous faire sentir sa puissance, il sourit et nous pria tous de nous asseoir. Ayant déferé à son désir, il vint à nous fit quelques passes sur les jambes ; instantanément nous n'eûmes plus l'usage de ces membres, et il nous fut impossible de quitter nos sièges et de marcher. Il nous délivra aussi aisément qu'il nous avait paralysés.

Pour continuer les expériences, nous fîmes venir des cuisines une grosse Malabresse, tanigartchie (porteuse d'eau laveuse de vaisselle), deux passes suffirent au charmeur pour l'endormir ; et, l'ayant mis en communication avec ceux d'entre nous qui le désirèrent, il renouvela, avec une merveilleuse facilité, les plus étonnants phénomènes de magnétisme sans qu'une seule de ses expériences ait été frappée d'insuccès.

Voici une des plus curieuses :

La ranigartchie était en communication avec moi, et elle devait traduire tout haut une de mes pensées, la seule condition était que je formulasse cette pensée d'une manière très distincte en moi-même, quelle que fût, du reste, la langue dans laquelle cette pensée serait conçue.

Je me mis alors à penser au premier vers de l'Iliade, en scandant en moi-même, toutes les syllabes de ce vers.

Habitant Ceylan ou l'Inde depuis longtemps, nous étions tous familiarisés avec ces étrangers phénomènes que le dernier des fakirs produit à volonté, cependant je renonce à dépendre l'impression que nous ressentîmes tous, lorsque la grosse Indoue, qui de sa

vie n'avait entendu parler du grec, se mit à prononcer distinctement le vers suivant :

*Menin acide, Thea, Peleidaeo Achilleus.*

En entendant ces sons inconnus, le fakir s'imaginant sans doute que nous avions essayé, par une formule cabalistique, d'annuler les effets qu'il produisait, se mit à sourire comme un homme sûr de sa puissance.

On ne peut rien voir de plus concluant ; ni le fakir ni le sujet ne pouvait s'entendre pour arriver à de pareils résultats.

Chibh-Chondor termina la séance en produisant des phénomènes de volonté sur des objets inanimés. Je n'ose décrire les divers exercices auxquels il se livra. Il est des choses qu'on ne peut dire même après les avoir vues, par crainte d'avoir été sous le coup d'inexplicables hallucinations.

Et cependant, dix fois, vingt fois, j'ai VU ET REVU les fakirs obtenir les mêmes résultats sur la matière inerte.

Il y a certainement quelque chose-là... Ainsi, ce ne fut qu'un jeu pour notre charmeur, de faire pâlir et d'éteindre à volonté les flambeaux qu'on allumait par son ordre dans les parties les plus reculées de l'appartement, de faire mouvoir les meubles, les divans sur lesquels nous étions assis, d'ouvrir et de fermer les portes, et le tout sans quitter la dalle sur laquelle il était accroupi. A un moment donné, il aperçoit par une fenêtre un Indou qui tirait de l'eau d'un puits dans le jardin ; il fait un seul geste, et la corde se refuse à glisser dans la poulie, à la grande colère du totoucara (jardinier), qui ne savrit à quoi attribuer l'aventure. D'un second geste, il rend la liberté de mouvement à la corde.

Peut-être dira-t-on que j'ai mal vu, qu'il n'y a dans tout cela que beaucoup d'habileté et beaucoup de compères. C'est possible, je ne discute pas, je raconte, et n'ajouterai qu'un mot : *Des centaines, des milliers de personnes* ont vu et voient tous les jours comme moi les mêmes exercices et d'autres plus étonnants encore, en est-il une seule qui en ait découvert le secret, qui soit arrivée à reproduire les mêmes phénomènes ? Et je ne me lasserai jamais de répéter que tout ceci ne se passe pas sur un théâtre, avec tous les *trucs* de la mécanique à la disposition de l'opérateur. Non, c'est un mendiant accroupi nu sur une pierre qui se joue ainsi de votre intelligence, de vos sens et de tout ce que nous sommes convenus d'appeler les immuables lois de la nature dont il semble changer le cours à volonté !

En change-t-il le cours ? Non, il les fait mouvoir à l'aide de forces qui nous sont inconnues, disent les croyants.

Quoi qu'il en soit, je me suis trouvé vingt fois à de pareilles réunions avec les hommes les plus dis-

tingués de l'Inde anglaise, des professeurs, des médecins, des officiers ; pas un qui n'ait résumé ainsi ses impressions en quittant la salle. — Voilà qui est terrifiant pour l'intelligence humaine ? Chaque fois que j'ai vu renouveler par un fakir les phénomènes des serpents réduits en catalepsie, état dans lequel ces animaux ont toute la rigidité d'une branche d'arbre, j'ai songé à la fable biblique qui prêtait le même pouvoir à Moïse et aux prêtres de Pharaon.

Chibh-Chondor clôtura ses exercices par le tour le plus merveilleux que j'aie vu faire dans l'Inde, et dont je me hâte d'annoncer que beaucoup de voyageurs ont déjà rendu compte, pour n'être point seul à porter le fardeau de ce récit.

Ayant demandé une canne, le fakir appuya sa main gauche sur la pomme et s'élevant graduellement en croisant les jambes, resta suspendu à deux pieds du sol, aussi immobile qu'une statue, sans autre soutien apparent que la canne qu'on venait de lui donner.

Il est plus que probable qu'il n'y a là dedans qu'un simple tour d'acrobate, mais il faut avouer qu'il dépasse à lui seul tous ceux de nos gymnasiarques les plus distingués.

Lorsque Chibh-Chondor eut terminé ses exercices, comme il allait sortir après avoir reçu son salaire, je m'approchai de lui et lui dis :

— Le fils de Goutenath-Mana peut-il répondre à une question que je désire lui faire ?

— Parle, je dirai ce qui est permis.

— Je sais que tu ne dois pas dévoiler les secrets de ton initiation, je voudrais simplement savoir de toi si tu agis avec les mêmes moyens sur la matière organisée, sensible comme les serpents, le choera, la tanigafchie que tu as fait oboir à ton gré, et sur la matière inorganique et insensible, sur les flambeaux que tu as éteints, les sièges et les meubles que tu as fait mouvoir.

— Je n'ai qu'un seul moyen pour dominer l'une et l'autre.

— Quel est-il ?

— La volonté. L'homme qui est la résultante de toutes les forces intellectuelles et matérielles doit dominer toutes.

— C'est tout ?

— Les brhmes eux-mêmes n'en sauraient dire davantage.

— Merci, Salem, Chibh-Chondor.

— Salem, saën.

Et ayant salué de la main le colonel et ses invités comme il l'avait fait en entrant, le fakir se glissa le long de la vénéranda et disparut dans la direction de la pagode dédiée à Siva, à laquelle il était attaché.

LOUIS JACOLLIOT.



## NOTES HISTORIQUES.

## ST. ANTOINE DE RICHELIEU.

La petite paroisse de St. Antoine, située dans le comté de Verchères, sur la rivière Richelieu, a deux lieues de front sur une lieue un quart de profondeur. Elle a trois concessions qui la traversent dans toute sa longueur : la première a 40 arpents, et les deux autres, 30 arpents chaque de profondeur. Elle tient, au sud-est, à la rivière Richelieu, derrière, à la paroisse de Contrecoeur, au sud-ouest, aux paroisses de St. Marc et de Verchères, et au nord-est, à la paroisse de St. Roch de Richelieu.

Ce fut vers l'an 1720 que les premières terres en furent défrichées par quatre frères venus de la rivière des Prairies, du nom d'Archambault, et dont on voit encore des descendants. L'église est construite sur la terre d'un de ces braves colons. Vers la même année, des frères, venus aussi de la Rivière des Prairies, du nom de Faneuf, dont on y voit aussi des descendants, ouvrirent des terres dans le haut de la paroisse, sur la rivière.

On rapporte que ces colons Archambault et Faneuf allèrent passer à Sorel en canots, lorsqu'ils vinrent la première fois choisir leurs terres, et qu'ils commencèrent à les défricher.

Cette petite paroisse est éloignée de six lieues de la ville de St. Hyacinthe, de cinq lieues de celle de Sorel, et de douze lieues de la cité de Montréal. Un seizième de sa superficie, qui est entièrement plane, est en bois, et le reste est en culture. Le sol, consistant principalement en terre forte et grise, y est fécond, en sorte que le rendement des grains, consistant surtout en avoine et en pois, y est bon. Il est facile de juger du rendement des grains, ainsi que de la qualité du sol, en déclarant que les dîmes d'une année ont donné au curé, il y a quatre ou cinq ans, un revenu d'environ treize mille francs. On conclut facilement de là que le système de culture qu'on y suit est bon : aussi il y existe un club agricole depuis 1870. On remarque que les terres n'y sont point morcelées : elles consistent généralement en une largeur de deux arpents et demi à trois arpents sur la profondeur de la concession où elles sont respectivement situées. C'est avec raison qu'on peut conclure de là que les cultivateurs, en général, y sont dans l'aisance, comme on peut facilement s'en convaincre par l'aspect des maisons et de leurs dépendances.

Le premier curé de la petite paroisse de St. Antoine fut M. Michel Gervaise, depuis le 1er novembre 1741 jusqu'au 5 octobre 1786, décédé à St. Antoine le 5 mai 1787, à l'âge de 71 ans. Ce Monsieur, qui était né en 1718, fut ordonné le 23 septembre 1741.

Le second curé fut M. Louis Payette, depuis le 5 Octobre 1786 jusqu'au 8 Novembre 1790, décédé à Verchères, le 26 Août 1801, à l'âge de 52 ans. Ce Monsieur, qui était né le 25 Août 1749, fut ordonné le 26 Février 1774.

Le troisième curé fut M. Pierre-Joseph Compain, depuis le 8 Novembre 1790 jusqu'au 13 Novembre 1805, décédé à St. Antoine, le 21 Avril 1806, à l'âge de 66 ans. Ce Monsieur, qui était né le 11 Avril 1740, fut ordonné le 3 Juillet 1774. Ce Monsieur avait contracté mariage, et était resté veuf avec trois enfants, dont un fils qui reçut les ordres sacrés, et deux filles qui se firent religieuses.

Le quatrième curé fut M. Bonaventure Alinotte, depuis le 13 Novembre 1805 jusqu'au 20 Septembre 1834, décédé à St. Antoine, le 23 Mai 1839, à l'âge de 80 ans. Ce Monsieur, qui était né le 20 Août 1759, fut ordonné le 18 Décembre 1784.

Le cinquième curé fut M. Michel Cusson, depuis le 20 Septembre 1834 jusqu'au 23 Septembre 1858, décédé à St. Antoine, le 15 Avril 1861, à l'âge de soixante-sept ans. Ce Monsieur, qui était né le 26 Octobre 1793, fut ordonné le 18 Juillet 1819.

Enfin, M. Jean-Baptiste Dupuis, Sen. est le sixième curé, depuis le 23 Septembre 1858.

Le premier baptême, qui fut celui de Claude Amable, enfant légitime de Claude Vandandaigue dit Gadbois et d'Elizabeth Hogue, eut lieu le 7 Novembre 1741.

La première sépulture, qui fut celle de Claude Amable, enfant ci-haut nommé, eut lieu le 19 Novembre 1741.

Le premier mariage, qui fut celui de Charles Maheux, fils de Pierre Maheux et de défunte Marie-Louise Giroux, avec Marie-Joseph Dudevoir, fille de Philippe Dudevoir et de Marguerite Dubreuil, eut lieu le 29 Octobre 1743.

Ce fut M. Gervaise qui fit ces baptême, sépulture et mariage.

La première pierre de la première église de la petite paroisse de St. Antoine fut bénie le 27 Septembre 1750 par M. Mercereau, alors missionnaire de la Pointe Lévis, et l'église fut bénie le 27 Septembre 1752 par M. le Grand Vicaire Normand, assisté de MM. Jambart, Frichut, Petit, Youville, Genaise et du Révérend Père Solin, récollet.

Le presbytère a été commencé le 11 Mai 1750 et fut terminé le 27 Septembre de la même année.

La première cloche fut baptisée le 12 Novembre 1752 par M. Frichut, alors curé de St. Charles, sous les noms de "Michel Marie" : le parrain fut Joseph Archambault, et la marraine Marie-Jeanne Guertin, épouse de Joseph Méry-Allard.

La seconde cloche fut baptisée par M. le Grand Vicaire Marchand, assisté de MM. Mercereau, curé de Verchères, Carpentier, curé de Longueuil, Curateau, curé de la Longue-Pointe, Youville, curé de la Conception, Morand, curé de Varennes, Lataille curé de St. Charles, du Révérend Père Beveymis missionnaire à Chambly, Martel, curé de Contre

cœur, et Gervaise, curé de St. Antoine, sous les noms de "Joseph Geneviève": Le parrain fut Messire Martel, et la marraine fut Geneviève Marcheseault, épouse de Benjamin Durocher.

L'église actuelle, qui porte la date de 1779, fut bénie le 11 Octobre 1780.

On connaît aujourd'hui les noms d'un grand nombre de personnes possédant, en 1750, des terres situées, comme on a lieu de le croire, dans la première concession de la dite paroisse de St. Antoine. Ces personnes étaient :

1 Joseph Daudelin,	possédant	3 arp.
2 J. Bte. Jarret dit Beaugard,	"	3 "
3 Joseph Deslandes dit Champigny,	"	4 "
4 ——— Burelle,	"	2 "
5 Claude Faneuf,	"	4 "
6 Jean Faneuf,	"	3½ "
7 François Faneuf,	"	3½ "
8 Jacques Deslandes dit Champigny	"	3 "
9 Joseph Jarret dit Beaugard,	"	3 "
10 Pierre Boivin,	"	3 "
11 Antoine Courtemanche,	"	4½ "
12 Jean Courtemanche,	"	4½ "
13 Claude Gadbois.	"	3 "
14 Jean Archambault,	"	7 "
15 Joseph Archambault,	"	3 "
16 Pierre Archambault,	"	3 "
17 Antoine Archambault,	"	3 "
18 Simon Allard,	"	3 "

19 Joseph-Méry Allard,	"	5 arp
20 Louis Archambault,	"	3 "
21 Antoine Emmeris dit Codère,	"	3 "
22 Simon Corbeil.	"	5½ "
23 Pierre Vandandaigue dit Gadbois	"	3 "
24 François Archambault,	"	3 "
25 André Vandandaigue dit Gadbois,	"	2½ "
26 Jacques Courtemanche,	"	4½ "
27 René Lebeau,	"	2 "
28 Louis Poulin,	"	6 "
29 J. Bte. Circé dit St. Michel,	"	3 "
30 Pierre Guertin,	"	3 "
31 François Guertin,	"	2 "
32 Jean Chartier,	"	4 "
33 Pierre Bonin,	"	6 "
34 Jean Ménard,	"	3 "
35 Barthélemi Bonin,	"	2 "
36 Joseph Bonin,	"	3 "
37 Louis Bonin,	"	4 "
38 Louis Laporte dit Labouté,	"	4 "
39 Le capitaine Boyer,	"	1 "
40 Louis Deguire,	"	3 "
41 Joseph-Mery Allard,	"	2 "
42 Jean Vandandaigue dit Gadbois	"	2½ "
43 Louis Lacheffevergne dit Larose,	"	5 "

Ainsi on connaît la grandeur du terrain que ces personnes possédaient alors.

(A CONTINUER-)

## PENSEES DIVERSES SUR LA FEMME.

(RECUEILLIES PAR GRAZIELLA.)

Quoiqu'on puisse dire, la grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

MOLIÈRE.

En amour quand une femme vous dit : *Si je n'en meurs pas, je deviendrai folle!* elle oublie d'ajouter d'un autre.

CONI DU PLESSIS CHAMANT.

Quand les femmes n'aiment pas, elles font les sucrées, les mijaurées. Mais quand elles aiment, il n'y en a pas une, — si arrogante, si précieuse et prétentieuse qu'elle soit d'abord, — il n'y en a pas une, dis-je, qui ne finisse par porter son bât sans rejimber.

LOPE DE VEGA.

Montagne appelle l'amour une passion entreprenant de grandes choses, et toutes les femmes, chargées de faire à leur gré des héros, ne manqueront pas de crier que Montagne a raison. Je ne sais, pour moi, comment l'amour se faisait autrefois; mais j'entends dire aujourd'hui de tout côté que les bonnes fortunes sont à si bon marché, que ce n'est pas la peine d'être un héros pour en avoir.

L'ABBÉ DE MABLY.

L'amour des femmes tue la sagesse.

(Maxime des Orientaux.)

Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme.

SOCRATE.

Les femmes ont ordinairement une perception instinctive du mal quand il menace ceux à qui elles s'intéressent.

\*\*\*\*

La femme n'est point la compagne de l'homme; elle doit être son idole, toujours, dans toutes les phases de sa vie, et sous les plus séduisantes images: trésor de candeur dans l'âge de l'enfance, reine de beauté dans l'âge de l'amour, providence dans l'âge de la maternité.

MME DE GIRARDIN.

Les femmes demeurées fidèles à leur nature aiment immensément: elles aiment depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, sans désirer d'autre bonheur que celui d'aimer. Le mouvement du cœur n'est jamais suspendu chez elle.

\*\*\*\*

La femme, l'être le plus parfait entre les créatures; elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange.

DE BALZAC.

Pour nous autres femmes, le plus beau titre de gloire, le seul digne de notre ambition, c'est l'héroïsme du dévouement.

MME X.

Le dévouement est naturel à la femme; c'est une vérité que le christianisme a mise au jour en recourant à la coopération des femmes dans toutes les œuvres d'amour dont il a semé le monde.

Combien est fort le cœur de la femme quand il s'appuie sur le devoir et l'affection!

\*\*\*\*

Chez les femmes, les grandes pensées politiques viennent du cœur.

MME DE GIRARDIN.

Les femmes font parmi les femmes leurs plus mauvaises connaissances.

Ceux qui flattent les femmes ne les connaissent pas suffisamment.

Une femme qui n'a plus la prétention d'être jeune, aime encore à s'entendre louer de la beauté de sa jeunesse.

Par un sentiment inné chez elles, les femmes sont portées à défendre leur sexe lorsqu'il n'y a aucune rivalité possible sous jeu.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

LA BRUYÈRE.

Une française aimera son mari, s'il est spirituel et chevaleresque; une Allemande, s'il est constant et fidèle; une Espagnole, s'il sait se venger de ceux qui ont encouru sa disgrâce; une Italienne, s'il

est poétique et rêveur; une Danoise, s'il pense que son pays natal est le plus beau et le plus heureux pays de l'univers; une Russe, s'il reconnaît tous les habitants des autres contrées pour de misérables barbares; une Anglaise, s'il parvient à s'infiltrer dans les bonnes grâces de l'aristocratie et de la cour; une Américaine s'il a beaucoup d'argent.

Les Américaines vivent en contemplation d'elles-mêmes, dédaignent les hommes et adorent la monnaie.

A. BELLEGARIGUE.

Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis; Mais heureusement elles ne sentent point ce malheur plus que les rois eux-mêmes. La grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobe le sentiment.

CHAMFORT.

Les femmes ont tous coutume d'oublier leurs adorateurs, excepté le premier; c'est celui-là qui ser d'époque à la tendresse.

DEMOUSTIER.

La femme est toujours faible et qui veut l'attendrir. Doit flatter son humeur, et jamais ne l'aigrir.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Le goût du plaisir nuit à la considération de toutes les femmes.

MME NECKER.

La coquetterie féminine est comme la pensée; elle se joue de tous les obstacles.

La femme est essentiellement énigme et contradiction.

LE P. LANREY.

## LE DIAMANT.

(Suite.)

La première de ces imperfections est la couleur; car, quoique à cause de la rareté on fasse cas des diamants colorés, ils ont tous moins de feu, de dureté, et devraient être d'un moindre prix que les blancs dont la couleur est pure et vive. Ceux néanmoins qui ont une couleur décidée de rose, d'orange, de jaune, de vert et de bleu, réfléchissent ces couleurs avec plus de vivacité que n'en ont les rubis balais, vermillons, topazes et saphirs, et sont toujours d'un plus grand prix que ces pierres: mais ceux dont les couleurs sont brouillées, brunes ou noirâtres, n'ont que peu de valeur. Ces diamants de couleur obscure sont sans comparaison plus communs que les autres; il y en a même des noirs et presque opaques, qui ressemblent au premier coup d'œil à la pyrite martiale. Tous ces diamants n'ont de valeur que par la singularité.

Des défauts encore très-communs dans les diamants blancs et colorés sont les glaces et les points rougeâtres, bruns et noirs: les glaces proviennent d'un manque de continuité et d'un vide entre les lames dont le diamant est composé; et les points

de quelque couleur qu'ils soient, sont des particules de matière hétérogène qui sont mêlées dans sa substance. Il est difficile de juger des défauts, et encore moins de la beauté des diamants bruts, même après les avoir désoutés. Les Orientaux les examinent à la lumière d'une lampe, et prétendent qu'on juge mieux qu'à celle du jour. La belle eau des diamants consiste dans la netteté de leur transparence, et dans la vivacité de la lumière blanche qu'ils renvoient à l'œil; et dans les diamants bruts, on ne peut connaître cette eau et ce reflet que sur ceux dont les faces extérieures ont été polies par la nature; et comme ces diamants à faces polies sont rares, il faut en général avoir recours à l'art et les polir pour pouvoir en juger. Lorsque leur eau et leur reflet ne sont pas d'un blanc éclatant et pur, et qu'on y aperçoit une nuance de gris ou de bleuâtre, c'est une imperfection, qui seul diminue prodigieusement la valeur du diamant, quand même il n'aurait pas d'autres défauts. Les Orientaux prétendent encore que ce n'est qu'à l'ombre d'un arbre touffu qu'on peut juger de l'eau des diamants. Enfin ce n'est pas toujours par le volume

ou le poids qu'on doit estimer les diamants ; il est vrai que les gros sont sans comparaison plus rares et bien plus précieux que les petits, mais dans tous la proportion des dimensions fait plus que le volume, et ils sont d'autant plus chers qu'ils ont plus de hauteur, de fond ou d'épaissir relativement à leurs autres dimensions.

Pline nous apprend que le diamant était si rare autrefois que son prix excessif ne permettait qu'aux rois les plus puissants d'en avoir : il dit que les anciens se persuadaient qu'il ne s'en trouverait qu'en Éthiopie, mais que de son temps l'on en tirait de l'Inde, de l'Arabie, de Macédoine et de l'île de Chypre ; néanmoins je dois observer que les habitants de l'île de Chypre, de la Macédoine, de l'Arabie, et même de l'Éthiopie, ne les trouvaient pas dans leur pays, et que ce rapport de Pline ne doit s'entendre que du commerce que ces peuples faisaient dans les Indes orientales, d'où ils tiraient les diamants que l'on portait ensuite en Italie. On doit aussi modifier et même se refuser à croire ce que le naturaliste romain nous dit des vertus sympathique et antipathiques des diamants, de leur dissolution dans le sang de bouc, et de la propriété qu'ils ont de détruire l'action de l'aimant sur le fer.

On employait autrefois les diamants bruts et tels qu'ils sortaient de la terre : ce n'est que dans le quinzième siècle qu'on a trouvé en Europe l'art de les tailler ; et l'on ne connaissait encore alors que ceux qui nous venaient des Indes orientales : « En 1678, dit un illustre voyageur, il y avait, dans le royaume de Golconde, vingt mines de diamants ouvertes, et quinze dans celui de Visapour. Ils sont très-abondants dans ces deux royaumes : mais les princes qui y règnent ne permettent d'ouvrir qu'un certain

« nombre de mines, et se réservent tous les diamants d'un certain poids ; c'est pour cela qu'ils sont rares, et qu'on en voit très-peu de gros. Il y a aussi des diamants dans beaucoup d'autres lieux de l'Inde, et particulièrement dans le royaume de Pégou ; mais le roi se contente des autres pierres précieuses et de diverses productions utiles que fournit son pays, et ne souffre pas qu'on fasse aucune recherche pour y trouver de nouveaux trésors, dans la crainte d'écarter la cupidité de quelque puissance voisine. Dans les royaumes de Golconde et de Visapour, les diamants se trouvent ordinairement épars dans la terre, à une médiocre profondeur, au pied des hautes montagnes, formées en partie par différents lits de roc vif, blanc et très-dur : mais cependant, dans certaines mines qui dépendent de Golconde, on est obligé de creuser en quelques lieux à la profondeur de quarante ou cinquante brasses, à travers du rocher et d'une sorte de pierre minérale assez semblable à certaines mines de fer, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à une couche de terre dans laquelle se trouvent les diamants. Cette terre est rouge comme celle de la plupart des autres mines de diamants ; il y en a cependant quelques-unes dont la terre est jaune ou orangée, et celle de la seule mine de Worthor est noire. » Ce sont là les principaux faits que l'on peut recueillir du Mémoire qui fut présenté sur la fin du siècle dernier, à la Société royale de Londres par le grand maréchal d'Angleterre, touchant les mines de diamants de l'Inde, qu'il dit avoir vues et examinées.

(A continuer.)

## NOUVELLES DIVERSES.

—Nous avons plusieurs fois, dit un journal du Mexique, signalé dans nos colonnes des cas surprenants de longivité, mais nous n'avons jamais eu la bonne fortune de notre confrère, le Journal Officiel de Puebla qui rapporte un cas vraiment phénoménal. Après avoir lu de pareilles choses on ne doit pas désespérer de l'espèce humaine, quoi qu'en disent les pessimistes qui prétendent que l'homme a beaucoup dégénéré, bientôt au train dont cela marche, Mathusalem lui-même sera distancé.

Lisez plutôt :

« Un de nos amis a eu l'occasion de voir, ces jours derniers, dans la maison No 5 de la rue de la Campana—quartier de Analco, de cette ville—une indigène qui se nomme Maria de Jesus Huixcatlaczin, originaire du village de los Santos Reyes de Huatlatauca, district de Lepic de Rodriguez. Cette femme assure qu'elle a 198 ans. Peut-être le fait qu'elle ne parle pas espagnol donne-t-il lieu à une erreur. Ce qui est hors de doute, c'est qu'elle dépasse de beaucoup cent ans, qu'elle s'est mariée à

quinze ans et qu'elle a eu vingt-cinq enfants, tous du sexe masculin ; de ces derniers, trois ont été laboureurs et sont morts dans leur jeunesse ; les vingt-deux autres ont servi la cause de " religion Y fueros, " comme soldats à l'époque de la réforme, et tous sont morts dans les combats, à une âge avancé. L'indigène Maria de Jesus, qui est forte et travailleuse s'occupe à faire des PETATES, des balais et des plumarts. »

—La machine à percer a commencé à fonctionner au Saint-Gothard. Les premiers frais d'installation ne s'élèvent pas à moins de 2 millions. Les machines seront mises en mouvement par des moteurs hydrauliques de la force de 500 chevaux.

A l'extrémité nord du tunnel, tout à côté de l'entrée, se trouvent une chute d'eau de 92 pieds, dont on utilisera la force pour les turbines. Au sud les eaux de la Trémola se précipitent d'une hauteur de 984 pieds et seront également utilisées au moyen d'une machine hydraulique verticale.

On espère pouvoir creuser plus de 100 mètres de

de chaque côté, par mois, ce qui fera plus d'un mille à la fin de la présente année

—Ponson du Terrail publiait en feuilleton dans le *Petit Journal* la trentième *Résurrection de Rocamboles*. Un matin Polydore Millaud fait appeler le vicomte dans son cabinet directorial :

—Mon cher Ponson, lui dit-il, je vous paye "largement;" mais "franchement" vous abusez "étrangement" du dialogue monosyllabique, si cela continue je vous réglerai votre copie au mot et non à la ligne.

Et, prenant le *Petit Journal*, Polydore Millaud montra au père de Rocamboles le feuilleton du jour avec une colonne de dialogue commençant ainsi :

—Qui ?

—Moi.

—Vous ?

—Oui.

—Sortons.

—Jamais !

—Il tressaillit.

—Très-bien, répond Ponson du Terrail, je chanterai de manière.

Le lendemain Polydore Millaud lut avec stupefaction ce qui suit dans le feuilleton :

—Vous...vous...dri...ez-vous...vous me tromp... tromp...tromp...tromper...per mi...mi...mi...mi...séra...ra...rable.....ble... ? dit le vieux corsaire d'une voix tonnante.

je...je—je...n'ai...nri ja...ja...jamais...mais tromp...tromp...pé...pé...per...er...sonne ! *exclama* Baccarat en imitant le défaut de prononciation de son interlocuteur.

—Où...où...où...où...est Ro...ro...ro...cambole...bole ? mi...mi...mille francs si...si...vous...vous...vous...vous...le...le...le...dites...tes.

—Tu...tu...tu...tu...ne le...le...sauras...ras ja...ja...ja...ja...mais...mais...

Le misérable ! dit Polydore Millaud, le voilà qui fait bégayer tous ses personnages ! J'aime encore mieux des dialogues monosyllabiques.

WICKHAM.—Il vient de mourir, à la résidence de M. Louis Allard, à Wickham, une femme qui a eu plus d'un siècle d'existence. Née en 1768, à La-Baie du Febvre, Théodise Lafond, veuve de feu Jean-Baptiste Gauthier a terminé sa longue carrière, le 27 mars dernier.

Elle était âgée par conséquent de 105 ans.

## VARIÉTÉS.

—Je vous écris à la Sorbonne, au milieu des candidats au baccalauréat, pendant que mes collègues interrogent. « Quelle est l'assemblée qui précéda les états-généraux de 1789 ? » L'assemblée souffle : « *Les notables...* » Le candidat : « Monsieur, c'est l'assemblée des *notaires*. » L'examineur : « Vous saurez mieux l'histoire du siècle de Louis XIV. Comment se nommait ce surintendant des finances célèbre par ses malheurs ? » L'auditoire souffle : « *Fouquet*. » Le candidat : « Monsieur, il s'appelait Floud. »

M. Lefebure de Fourcy interrogeait un jour un jeune homme, dans un examen de baccalauréat, sur la physique ; il lui fit une question fort simple, mais le jeune homme se troubla et ne sut rien répondre. Mr. Lefebure, impatienté, dit à un huissier qui se trouvait là : « Apportez une botte de foin à monsieur pour son déjeuner. » Le jeune homme, qui n'était plus aussi troublé qu'en commençant et outré avec raison de l'affront public que venait de lui faire Lefebure, reprit aussitôt : « Apportez-en deux, nous déjeunerons ensemble. »

### BADAUDERIE.

Bayle ne pouvait résister à l'envie de voir des baladins de place. Dès qu'il y en avait dans la ville qu'il habitait, il y courait comme un enfant, et ne quittait jamais le spectacle que le dernier. »

Dans le temps que Charles Nodier, tout jeune encore, était employé au ministère de l'intérieur, François de Neuf-Château le fit appeler un jour dans son cabinet et lui dit : « On se plaint, Monsieur, de votre inexactitude ; vous arrivez toujours trop tard à

votre bureau. — Ah ! monseigneur, répondit Nodier, je pars cependant de chez moi assez tôt pour ne pas être en faute. — Eh ! qui vous attarde ? — C'est que le théâtre de Polichinelle se trouve sur ma route. — Comment se fait-il donc que je ne vous y aie jamais vu ? »

A l'un des derniers bals masqués de cet hiver quel'un se fit une bosse, s'habilla comme le prince de Conti et s'assit près de lui. Le prince lui demanda.

« Qui êtes-vous, masque ? »

Celui-ci répondit : « Je suis le prince de Conti. » Le prince, sans se fâcher, ôta son masque, se mit à rire et dit : « Voilà comme on se trompe ! il y a plus de vingt ans que je crois l'être. »

Madame la comtesse d'Egmont étant au bal de l'Opéra, un masque s'acharnait à l'intriguer et la tourmentait d'autant plus qu'elle ne pouvait le connaître et qu'il lui détaillait les particularités les plus secrètes de sa vie. Enfin, pour prouver jusqu'à quel point il était lié avec elle, il alla jusqu'à lui dire tout haut qu'elle avait une marque de fraise sur le genou gauche. A ce mot elle fut furieuse, et appelant la sentinelle : « Arrêtez, lui dit-elle, ce masque qui m'insulte. » Sur cela l'homme découvre son visage, et elle reconnaît le maréchal de Richelieu, son père.

Un curé faisait un sermon sur les peines de l'enfer. Tout son auditoire fondait en larmes. Un gros rustre qui était appuyé contre un pilier de l'église était le seul qui ne pleurait pas. Le curé lui demanda : « Pourquoi ne pleure tu pas comme les autres ? — Moi, répondit le paysan, je ne suis pas de la paroisse. »



## LA CHAUSSURE.

La chaussure ne doit être ni trop large ni trop étroite.

Quelque soit le genre de chaussures qu'on adopte, il convient qu'elle soit assez longue pour que l'extrémité, plutôt arrondie que pointue ou carrée, dépasse un peu l'extrémité des orteils. La semelle doit être large; on n'est bien chaussé qu'à cette condition. Le talon sera peu élevé.

La mode des hauts talons est pour les femmes une source d'indispositions qui plus tard se changeront en maladies souvent incurables. Les victimes qu'ont faites les hauts talons et les crinolines sont innombrables. Une bonne mère de famille, si elle est vraiment soucieuse de la santé de ses enfants, ne permettra pas à ses fillettes de porter des bottines à hauts talons avant l'âge de quatorze ou quinze ans.

Les hommes et les femmes devront fuir comme la peste les affreux caoutchoucs qu'on met par-dessus la chaussure.

Ce misérable attifement, sans compter qu'il déformerait le pied le mieux doué, a l'inconvénient d'être, au bout de peu de temps, le réceptacle de toute humidité.

Autant voudrait s'adapter une éponge aux pieds.

A la campagne, rien ne vaut le classique sabot que nous envoie l'Auvergne.

Pour rendre les chaussures imperméables à l'eau, on emploie divers procédés.

1o On mélange et on fait bouillir dans un pot de terre 125 grammes de cire jaune, même quantité de suif de mouton, 5 grammes de résine et un demi-litre d'huile d'œillette. Quand ce mélange est encore tiède, on en étend, au moyen d'une brosse ou d'un pinceau, ou simplement à l'aide d'un tampon de linge, une couche assez épaisse sur les chaussures, qui doivent être parfaitement sèches au moment de l'opération.

2o On mélange et on fait fondre ensemble, en remuant le mélange, 250 gr de suif de bœuf en branche, 60 gr de graisse de porc et 30 gr. de chacune des substances suivantes : huile de térébenthine, cire jaune, huile d'olives. On emploie cette composition de la même manière que la précédente. On l'étend sur les chaussures qu'on aura d'abord exposées un moment et de loin à un feu clair, et on en fric-

tionne assez fortement le cuir pour que la graisse, en le pénétrant, le rende tout à la fois imperméable et souple. Cette composition se conserve bien dans un pot de grès ou de faïence sans s'altérer; mais comme elle se durcit, il faut la faire fondre chaque fois qu'on veut s'en servir.

Les deux procédés indiqués ci-dessus conviennent principalement pour les chaussures dont se servent les chasseurs, les bergers, les paysans et en général toutes les personnes qui marchent beaucoup et font usage de chaussure grossière.

3o Le procédé suivant peut s'appliquer à toute espèce de chasseurs, grossières ou fines, aussi bien aux chaussures d'hommes qu'à celles de femmes et d'enfants :

On fait fondre, dans un pot de terre vernissé, placé près du feu, une certaine quantité de bon goudron, en y ajoutant un peu de gomme élastique coupé en lames minces et préalablement ramollie au-dessus de la vapeur d'eau chaude. On remue le mélange avec une cuiller en bois, et, quand la gomme est parfaitement dissoute, on applique, au moyen d'un pinceau, une couche de ce mélange encore chaud sur la première semelle de la chaussure qu'on tient près du feu. On enduit d'abord la couture, en ayant soin de laisser le long du bord un petit espace non recouvert; ensuite on enduit toute la surface, et on renouvelle cette opération jusqu'à ce que la couche ait à peu près l'épaisseur de deux cartes à jouer. Il ne reste plus ensuite qu'à laisser sécher la chaussure.

## BOITE AUX LETTRES.

Madame E. D. C... Montréal, a trouvé la solution des deux rébus du dernier numéro.

Mademoiselle Eugénie L'homme, de Belœil, a trouvé la réponse du second rébus.

M. A. D. G. d'Yamachiche l'a également trouvé.

VOICI LA SOLUTION :

No. 1.—Tu entres mal; n'y entre pas on entre mieux.

No. 2.—Bien souvent assure-t'on la souffrance a soumis l'homme sur qui la vertu n'avait pu assurer sa puissance.

Bien sous vent—A sur ton—La sous France—A sous mi—l'homme sur qui—La—Verre tue navet—Pu—A sur E—Sas—Puits—100 ce.

## RÉBUS

